

Propos recueillis par
Christine Lamiabie

À voir et lire

Les représentations du dernier volet de la trilogie de Marie Molliens, *Oraison*, reprennent le 23 septembre à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire) à l'Espace des arts, scène nationale. Le spectacle sera ensuite en tournée en France.

Un livre de photographies de Marie Molliens par la photographe japonaise Ryo Ichii est en vente sur le site de la compagnie. <https://rasposo.com/>



« Je gratte au fond de l'âme »

Fildefériste et seule femme directrice de chapiteau en France, Marie Molliens écrit des spectacles de cirque-théâtre. Elle y bouscule l'image de la femme de cirque, figure inatteignable et éblouissante, pour la rendre à sa vulnérabilité.

Comment êtes-vous devenue circassienne ?

Je suis une « enfant de la balle ». J'ai commencé à apprendre les bases de l'acrobatie avec mes parents, qui faisaient du théâtre de rue. À l'âge de quatre ans, j'avais un numéro de « funambule » sur peaux de banane. Mon père les disposait sur une ligne que je devais parcourir sans glisser. La petite troupe de mes parents est devenue la compagnie Rasposo. Elle et il ont acheté leur premier chapiteau de cirque-théâtre au début des années 2000. À l'adolescence, j'ai brièvement pensé devenir vétérinaire. Mais quand j'ai imaginé me rendre tous les jours dans un cabinet, j'ai compris que ce n'était pas pour moi. À dix-huit ans, je suis partie à Paris me former à l'École nationale du cirque Annie Fratellini, auprès de maîtres du cirque traditionnel.

Pourquoi avez-vous choisi de pratiquer le fil de fer ?

Cette technique s'est imposée après la découverte d'un câble dans le grenier de mon grand-père. Et puis je ne voulais pas faire du trapèze comme toutes les petites filles ! Lorsqu'on imagine une femme artiste de cirque, elle est toujours trapéziste, jamais fildefériste. Les gens de cirque disent souvent que les disciplines liées à l'équilibre sont plus compliquées. Or, j'aime me mettre en difficulté. Nombre de fildeféristes disent que le fil est un lieu de liberté pour eux. Pour moi, c'est plutôt l'endroit où je me décharge de toutes mes noirceurs.

Vous avez écrit et mis en scène une trilogie intitulée *Ors*. Dans le deuxième volet, *La DévORée*, vous adaptez l'histoire de Penthésilée, reine des Amazones. Quel est votre propos ?

Pour concevoir mes spectacles, je gratte au fond de l'âme. Dans *La DévORée*, je voulais maltraiter un peu l'icône fantasmée de la femme de cirque, forcément fatale et sublime. Cette trapéziste dans son costume à paillettes est aussi une femme normale, avec ses faiblesses. Cela ne m'empêche pas de ressentir une vraie tendresse pour cette figure, car je suis uneoureuse du cirque et des codes qui l'irriguent. Il est important que l'image de la trapéziste reste dans l'inconscient collectif, sans pour autant demeurer figée. Sublimée par le public, elle possède elle aussi une force mythologique, comme Penthésilée.



Vous êtes actuellement la seule femme à diriger un cirque sous chapiteau. Comment cela se fait-il ?

La compagnie Rasposo m'a été transmise en 2012 par ma mère, qui en était également l'autrice et la metteuse en scène. C'est une femme forte. Aujourd'hui, j'ai une conseillère en dramaturgie, une costumière... Cette composante féminine de la troupe n'est pas pensée : elle s'est construite au fil des rencontres. Je ne me définis pas comme une militante. Ma posture consiste à résister en créant des spectacles qui donnent à réfléchir plus qu'à divertir. Il faut avoir de la ténacité pour être cheffe de troupe. ●